

***Julia Margaret Cameron (1815-1879),
Londres, Victoria & Albert Museum
(novembre 2015-février 2016).***

Organisée à l'occasion du bicentenaire de l'artiste, l'exposition monographique *Julia Margaret Cameron* offre un riche parcours dans l'œuvre de l'une des figures les plus marquantes de l'histoire naissante de la photographie. Cette exposition, tout d'abord présentée à Gand, revêt au Victoria & Albert Museum un charme particulier, situé au-delà de la présentation des œuvres et de la production d'un discours critique, car ce musée a été non seulement le premier lieu d'exposition des œuvres de la photographe en 1865, mais aussi celui où ont été produits plusieurs de ses portraits photographiques. En effet, Henri Cole, directeur et fondateur du South Kensington Museum (qui allait devenir le V&A), conquis par le travail de Julia Margaret Cameron, y a exposé ses photographies et lui a donné la possibilité d'y installer un studio. Ce soutien institutionnel est souvent mis en valeur dans l'exposition, notamment à travers la présentation d'extraits de la correspondance échangée entre cette artiste aussi confiante que déterminée et

l'administrateur du musée, mais aussi à travers l'historique de l'acquisition des œuvres.

En insistant ainsi sur le rôle déterminant qu'a joué le musée dans la carrière de l'artiste, le V&A souligne l'influence de son engagement dans l'histoire de la photographie. Cela est d'autant plus à propos qu'étant sur le point d'absorber une partie des collections du Media National Museum, le V&A pourrait devenir sous peu un des plus importants centres d'histoire de la photographie au monde. De plus, comme le remarquent Ulrich Pohlmann et Marie Robert, commissaires de l'exposition *Qui a peur*



Julia Margaret Cameron, *Paul and Virginia*, 1864, épreuve sur papier albuminé, 26 x 21 cm © J. Paul Getty Museum

des femmes photographes ? organisée au même moment par le musée d'Orsay, l'ouverture des institutions a joué un rôle capital dans l'accès des femmes à la pratique de la photographie. Dès sa création (1853), la *Photographic Society* a encouragé les *ladies* à s'associer à ses activités et a été suivie en cela par les différentes sociétés de photographie britanniques. À cet égard, l'événement dédié à Cameron semble donc développer un exemple de l'efficacité du soutien institutionnel reçu par les photographes anglaises et donc insister sur le propos de l'exposition parisienne présentée au musée de l'Orangerie.

Le format relativement réduit des photographies (environ 25 x 30 cm) et l'accrochage resserré, presque digne des expositions du XIX^e siècle, permet de présenter beaucoup d'œuvres dans l'espace d'une seule salle, ce qui a pour effet à la fois de valoriser l'aspect sériel de la production de l'artiste et de souligner les éléments récurrents qui font son style. Parmi ces derniers, notons l'usage du flou qui a valu à Cameron l'ire de beaucoup de ses contemporains, mais auquel elle doit aussi, en partie, sa postérité. En effet, une des spécificités des photographies de cette artiste est un rendu partiellement flou faisant ressortir des parties plus nettes comme, souvent, les visages. À une époque où le caractère détaillé de l'image photographique la distinguait des autres modes de représentation et semblait être caractéristique du procédé, ces effets, bien qu'ils relèvent de son appropriation du médium, ont été interprétés comme des maladresses par les tenants d'une technique photographique plus référentielle. De même, c'est en raison du lien étroit avec le réel qu'ils prêtaient à la

photographie que certains contemporains de l'artiste ont fustigé son attachement à la littérature et à la fiction ainsi que sa pratique de l'allégorie qui s'inspirait de la tradition picturale.

Outre ses écrits sur la photographie (essentiellement un fragment de journal inachevé : *Annals of my Glass House*, rédigé en 1874) et plusieurs portraits d'écrivains (Robert Browning, Henry Taylor, etc.), le rapport étroit que l'œuvre de Cameron entretient avec la littérature s'exprime dans le choix de ses sujets. En 1864, elle a ainsi réalisé une série inspirée de *Paul et Virginie*. Elle a aussi illustré, dix ans plus tard, un recueil de poèmes d'Alfred Tennyson *The Idylls of the King* (1874). *La Bible* est incontestablement le texte qui avait la faveur de cette fervente croyante. Cameron a ainsi représenté des madones à l'enfant directement inspirées de la peinture de la Renaissance italienne et illustré les neuf vertus chrétiennes, tentant de réconcilier l'image photographique et la représentation d'un concept. En ancrant sa pratique dans une tradition littéraire et artistique ancienne pour mieux affirmer sa condition d'artiste, Cameron a apporté une contribution importante à la reconnaissance du statut artistique de la photographie, mais aussi à celle des femmes artistes.

Érika Wicky

Catalogue : Marta Weiss, *Julia Margaret Cameron. Photographs to electrify you with delight and startle the world*, Londres, Mack, 2015.